

Juste Terre!

n°119 - JUIN 2015
SUPPLÉMENT

www.entraide.be
Suivez nous sur Facebook et Twitter

L'association Mojoca, le mouvement des jeunes de la rue à Guatemala City, a initié ses activités en 1994, lors du travail de recherche du Professeur belge Gérard Lutte à l'Université La Sapienza de Rome. Depuis plusieurs années, Entraide et Fraternité est partenaire de l'association et soutient un projet destiné à améliorer la vie des jeunes mamans de la rue.



Guatemala

Pour les enfants de la rue, le monde des autres est inaccessible.

Dans les bidonvilles de la capitale du Guatemala, de nombreux enfants et jeunes, dont de très jeunes mères, vivent dans la rue. **Des filles, souvent mamans dès 15 ans, et des garçons que la pauvreté et la violence ont poussé à quitter leurs familles pour vivre dans la rue.**

Quasi ignorés par les politiques gouvernementales néolibérales, ils sont victimes des violences, assassinats, viols, humiliations, arrestations, pratiques mafieuses, sectes religieuses ou encore du sida et de l'alcool. Ces jeunes et ces enfants de la rue sont confrontés à de multiples dangers. **Leurs droits les plus élémentaires sont systématiquement violés** : droit à la vie et au respect de leur dignité. Ils sont violés aussi de leurs

droits à l'alimentation, à la santé, à l'éducation et à la formation, au travail et à la participation citoyenne.

Dans cette dure réalité, **l'association Mojoca** a vu le jour en 1994. Motivé par la dure réalité des jeunes et des enfants de la rue, Gérard Lutte a décidé de créer cette association pour **les aider à sortir de la misère et construire avec d'autres une société plus juste et plus égalitaire**. Il a collecté des récits de vie d'environ 70 filles et garçons qui vivaient dans les rues de la capitale du Guatemala. Les témoignages de ces jeunes sont poignants.

[Lire la suite p. 2](#)

Pour que la Terre tourne plus JUSTE !



Ce n'est pas seulement la faim qui tenaille le ventre, c'est surtout l'humiliation continuelle.

« Je pense que pour nous, il est très difficile, voire impossible, de comprendre à fond la culture de l'extrême pauvreté. Moi, qui depuis 1993, passe de nombreuses journées avec des filles et des garçons de la rue, je ne réussis pas encore à comprendre de l'intérieur ce que signifie vivre en marge de la société. Ce n'est pas seulement la faim qui tenaille le ventre, **le manque de tout ce qui est nécessaire pour une vie normale** (un toit, des vêtements, des jouets, les soins médicaux), c'est surtout **l'humiliation continuelle**. On se sent un paria, de la caste des intouchables, des lépreux de la société. **Le monde des autres est inaccessible**. Un garçon de 15 ans me disait : **on nous traite comme des ordures et nous devenons des ordures** ».

Gérard Lutte, *Lettre de la rue*

Contrairement à d'autres associations n'apportant souvent qu'une aide ponctuelle et temporaire, au Mojoca, **les jeunes mamans, les garçons et les enfants de la rue gèrent eux-mêmes la maison et s'entraident pour s'en sortir**. Ils préparent à manger, participent à l'organisation des activités et entament ainsi une démarche d'insertion socio-professionnelle.

L'association mène plusieurs programmes qui offrent à chaque personne de la rue un accueil spécifique en fonction de sa situation. **Entraide et Fraternité soutient le programme Las Quetzalitas¹** (voir le témoignage de

Kénia, p. 3), qui a pour objectif d'**aider les jeunes filles-mère à quitter la rue et vivre en autonomie**. Ce sont, en général, des filles qui vivent les pires conditions de violence et d'exploitation. Victimes de viols et de grossesses non désirées, de maladies sexuellement transmissibles et du sida, elles doivent élever leurs enfants dans des conditions extrêmement difficiles. Ces jeunes mamans reçoivent **une aide psychologique, une aide juridique et de nombreuses formations** : éducation des enfants, éducation à la santé, formation à la citoyenneté... Plusieurs d'entre elles s'engagent, à leur tour, dans la rue pour aider les autres mamans de la rue en détresse.

En soutenant ce programme, Entraide et Fraternité reconnaît que ces jeunes mamans ont le droit de **prendre leur avenir en main, de participer à l'amélioration de leur quotidien et d'avoir une vie plus digne**.

Il reste encore beaucoup à faire pour améliorer les conditions de vie des jeunes et des enfants de la rue et les aider à s'en sortir. Mais c'est vraiment encourageant de voir tout le travail réalisé par le Mojoca. Cela est aussi grâce à nos donateurs.

Vous aussi, vous pouvez faire partie de ce grand mouvement de solidarité !

■ **Siham Talea**

Département Communication-Récolte de fonds

Lire la suite p. 3

¹ Le Quetzal est l'emblème du mouvement. Il s'agit d'un oiseau régional vivant en Amérique centrale. Son nom provient du nahuatl (langue maya) qui signifie grande plume verte. C'est un oiseau qui, dit-on, meurt s'il est enrhumé. Comme ces filles et garçons avides de liberté. Son envol est le symbole du départ de ces jeunes vers un avenir meilleur.

TÉMOIGNAGE

Kénia, une vie faite de beaucoup d'épreuves et d'amitiés

Le mois dernier, Kénia, une ancienne fille de la rue, est venue à Entraide et Fraternité et a témoigné généreusement d'un vécu fait de beaucoup d'épreuves et d'amitiés - de sa famille déchirée à des conditions de travail dantesques, de son passage par des institutions moyenâgeuses, par la rue... jusqu'à la découverte du Mojoca.



© R. Bauclaud

L'amour, le premier besoin des jeunes de la rue.

Je chantais dans les bus...

Je suis née, en 1988, dans une famille très pauvre. Je n'ai pas connu mon père. Ma mère a eu cinq enfants. Quand elle a été enceinte de moi, un couple pour qui ma mère travaillait lui avait demandé qu'elle leur fasse cadeau de moi. Ma mère avait accepté, mais quand je suis née, elle m'a aimée et n'a pas pu se séparer de moi. Elle a perdu son travail et alors, pour survivre, elle vendait de la drogue et en consommait.

Quand j'ai eu six ans, elle nous a envoyées, moi et mes sœurs, chanter **dans les bus pour gagner un peu d'argent qui l'aidait à payer la nourriture et le loyer de la chambre où nous vivions**. À neuf ans, je me suis fatiguée de cette vie, d'autant plus que mon frère aîné qui jouait le rôle du père dans la maison nous frappait pour bien nous éduquer. Alors, je me suis enfuie de la maison et je suis entrée en institution [...]. Là, j'étais bien, j'avais un lit, j'avais trois repas par jour et je pouvais étudier. **Mais je n'avais pas l'amour dont j'avais besoin.**

D'une institution à l'autre, d'une maltraitance à l'autre...

D'une institution à l'autre, Kénia n'a jamais su retrouver sa place. [On] nous maltraitait et on nous frappait. Je me suis enfuie parce que je ne pouvais pas supporter cela.

Dans la rue, j'ai trouvé une vraie famille

Je suis retournée dans la rue. Le groupe de la rue était ma famille, une famille où j'étais respectée, écoutée et protégée. Pendant la nuit, toutes les filles dormaient ensemble et les garçons, à tour de rôle, montaient la garde pour nous protéger. En effet, des policiers venaient parfois pour nous frapper ou abuser de nous. Le matin, **nous nous organisions pour la journée**. Certains allaient au marché pour demander des légumes ou des os pour faire une soupe. D'autres allaient dans les restaurants pour demander des restes de pain ou des tortillas. D'autres encore faisaient la manche dans la rue. Puis, nous nous retrouvions et, dans une grande boîte de conserve, nous cuisions notre soupe.

Au Mojoca, j'ai retrouvé une vie plus digne

Mes camarades me parlaient du Mojoca. Je me suis décidée à aller voir ce qui s'y passait.

Au Mojoca, j'ai vu qu'on respecte notre liberté, on ne nous enferme pas contre notre gré. Nous avons le droit de parler et d'être écoutés. Le Mojoca, c'est une famille où personne n'est supérieur à l'autre. **Le Mojoca, c'est l'amitié, la solidarité**. Je suis donc venue régulièrement et puis, il y a eu l'école le matin et la formation professionnelle l'après-midi. **Je réalisais enfin mon rêve de faire des études**, parce que je voulais devenir avocate pour défendre les enfants et les femmes maltraités et lutter contre les injustices de mon pays.

En 2007, Kénia a été élue par ses camarades de la rue **comme leur représentante dans le comité de gestion et elle a travaillé quatre ans au sein de l'association**. Grâce au salaire gagné, Kénia a retrouvé une vie plus digne.

Le combat continue...

Aujourd'hui, pour survivre, je vends des gâteaux dans la rue. Quand tout va bien, je gagne 20 quetzals par jour (environ 1,80 €), 600 quetzals par mois. Le loyer de la petite chambre où je vis me coûte 450 quetzals par mois. Si je vends suffisamment de gâteaux, je fais deux repas par jour avec des haricots et du riz. Quand je n'ai pas de quoi manger, une amie qui travaille au Mojoca me donne un coup de main.